



1. Dans la salle de jeux, *Le Chien blanc*, sculpture en éponge synthétique sur polystyrène de Paolo Grassino, attire tous les regards.
2. Au-dessus de la cheminée s'élève un arbre lyrique de l'artiste Luisa Rabbia, escorté par quatre totems

d'Ettore Sottsass. Au pied d'un fauteuil rouge de Flavio Albanese (Driade), une œuvre de Jannis Kounellis voisine avec une petite sculpture en plâtre toute en courbes d'Anish Kapoor, posée sur une table basse de Gio Ponti.



TURIN

L'ART *en liberté*



Éclectique, foisonnante, une très belle collection d'art envahit les murs et les sols de cet appartement classique. Elle offre un regard très personnel sur la création contemporaine, italienne en particulier.

Par Esther Henwood, photos Patrizia Mussa

C'est par une salle de jeux, placée sous le signe du spectaculaire, que nous pénétrons dans ce splendide appartement turinois. On admire la hauteur sous plafond, les dimensions de l'espace, enfin, les œuvres qui y sont accrochées : une rayonnante polychromie de Schnabel, un animal préhistorique transpercé d'un néon – signature évidente de Mario Merz –, une peinture à l'écriture géométrique noir goudron de Gilberto Zorio, un trio de chaises musicales de Chen Zhen, un totem en terre cuite de Luigi Mainolfi, une sculpture lyrico-tellurique de Giuseppe Penone, une photo énigmatique du Norvégien Per Barclay, deux œuvres très originales du jeune artiste italien Paolo Grassino... Nous sommes bien chez un collectionneur à la personnalité hors pair. Peintures, sculptures, dessins, aquarelles, photographies, vidéos... sa collection d'art contemporain est si éclectique, si foisonnante, si riche qu'elle en devient vertigineuse. Essentiellement conceptuelle, elle gravite autour des stars de l'Arte Povera, mouvement né par ailleurs aux alentours de Turin. Ici, les plus célèbres d'entre eux se partagent les espaces de la manière la plus généreuse. Mario Merz, Luigi Mainolfi, Gilberto Zorio, Jannis Kounellis, Pier Paolo Calzolari, Luigi Stoisia, Suzy Gomez, Marina Abramovitch, Julian Schnabel, Tony Cragg, Anish Kapoor... entre autres, offrent une mosaïque de lignes, de formes, de couleurs d'une virtuosité et d'une énergie électrisantes.

Un accrochage brillant et désinvolte

Parmi les divers profils de collectionneurs, les plus dignes d'intérêt sont ceux qui, en plus de l'indispensable grain de folie, se distinguent par des accrochages étonnants, détonnants, en un mot : désinvoltes. Ils ne mettent pas « en scène » leurs acquisitions, ne les théâtralissent pas, ne surlignent pas leurs choix mais les disposent avec une réelle dynamique interne sous des allures de grande simplicité. Ni dissonant, ni harmonieux, ni conventionnel,

Dans le grand salon, autour du canapé en cuir blanc de Rodolfo Dordoni (Driade) et de l'armoire-buffet d'Antonia Astori (Driade), les œuvres se conjuguent allègrement. Une œuvre de Carla Cardì, sur le mur de droite, voisine avec un bois sculpté de Richard Long et les projections d'une vidéo de Grazia Toderi. Sur le sol en mosaïque fin XVII^e, une plaque en marbre gravée « Mangiarsi » est signée Salvo.





Dans une des chambres, le lit recouvert de velours orange (Edra) s'appuie sur le dos d'une armoire modulable (Driade). Sur le module central est accrochée une photo représentant un gardénia géant de Guzmanoli. Sur les deux modules latéraux, *Optic*, une superbe série de lunettes en verre surdimensionnées datant de 1995, signées Tony Cragg.

ni anticonformiste, l'accrochage est ici tout simplement brillant. Une série de sculptures en craie de Tony Cragg posées à même le sol noir de la cuisine est devenue le territoire d'élection de Norma, la chatte noire, *diva assoluta* de la maison. Dans la salle de billard, l'immense toile de Mario Merz est accrochée bien plus bas que la convention ne l'exigerait, mordant sur le bâti d'une porte. L'audace a ses raisons que la raison ne connaît pas... Les murs se couvrent au gré d'achats passion – ne relevant jamais d'une quelconque spéculation – qui grignotent, dévorent, squattent avec esprit tous les espaces vides, nouant sur-le-champ d'excellentes relations de voisinage. Les œuvres de « haut lignage » fraternisent illico avec celles d'artistes encore inconnus...

Une inclination pour l'Arte Povera

Au fait, comment est née cette collection contemporaine ? « Très jeune, je collectionnais des œuvres du XIX^e siècle, des peintures essentiellement. La rencontre d'une personnalité aux goûts et à la culture très affirmés m'a permis d'emprunter un nouveau chemin. J'ai vendu du jour au lendemain toutes mes œuvres classiques et me suis "consacré" aux artistes des XX^e et XXI^e siècles, avec une inclination marquée pour les artistes de l'Arte Povera et Mario Merz en particulier, qui représente à mes yeux le chef de file de ce mouvement. » On n'oubliera pas de signaler que ce piquant esthète montre par ailleurs un goût très sûr pour le design des années 50-60 et celui d'aujourd'hui. Quelques pièces rares, dont une superbe commode de Fornasetti et une table basse de Gio Ponti, conversent avec des meubles et objets signés Ettore Sottsass, Philippe Starck, Enzo Mari, Michele De Lucchi, Arne Jacobsen, Borek Sipek ou Gaetano Pesce... *E.H.*



ZOOM. MARIO MERZ, UN ARTISTE POÈTE ET HUMANISTE

Après des études de médecine vite interrompues pour se consacrer à l'art, Mario Merz, né en 1925 à Milan, crée, dès les années soixante, des « peintures volumétriques », compositions où se mêlent objets trouvés, matériaux organiques et industriels dont l'apparence contribue à le placer parmi les protagonistes de l'Arte Povera.

L'ARTE POVERA

Sous cette terminologie, inventée par le fameux critique italien Germano Celant en 1967, évolue le mouvement européen le plus inventif, le plus bouillonnant de cette époque, en totale opposition avec le formalisme des grands courants américains. L'idée de « pauvreté » symbolise ici le détachement volontaire de tous les acquis de la culture. Les artistes de ce groupe

utilisent des matériaux tels que terre, sable, chiffon, corde, toile de jute, vêtements usés, bois, plantes, fruits, légumes, goudron... On y a vu une sorte de matérialisme spirituel s'exprimant à travers les objets les plus quotidiens, les plus banals. Le nombre des artistes estampillés Arte Povera sera fixé à douze : Giovanni Anselmo, Alighiero e Boetti, Pier Paolo Calzolari, Luciano Fabro, Jannis Kounellis, Marisa Merz, Giulo Paolini, Pino Pascali, Giuseppe Penone, Michelangelo Pistoletto, Gilberto Zorio. Parmi eux, Mario Merz, 43 ans en 1968, fait figure de patriarche.

LA NATURE AVANT TOUTE CHOSE

Dès le milieu des années 60, le tube de néon est un élément récurrent du vocabulaire de Mario Merz. Il viendra casser, transpercer, foudroyer la réalité : imperméables, bouteilles, parapluies, fagots, toiles brutes... De quoi parle l'œuvre de cet artiste démiurge, chaman, humaniste et poète ?

De la nature avant toute chose. Ses thèmes sont ceux du passage de la vie, de l'énergie et du temps. Les animaux préhistoriques évoquent les témoins de la naissance de l'homme et, sans doute, sous chacun d'eux se cache l'artiste lui-même. Les tables aux circonvolutions infinies symbolisent des paysages ondulants de plaines, collines, forêts... L'igloo est une des formes les plus accomplies de cet artiste qui confiait que « la seule sculpture possible est une maison vraie » : dôme ou coupole, telle une référence religieuse, une architecture dédiée au recueillement et à la prière. Mario Merz est mort en 2003, deux ans après une rétrospective de l'Arte Povera à la Tate Modern de Londres. *E.H.* Fondation Merz, via Limone 24, 10141 Torino, www.fondazionemerz.org

1. Dans la salle de billard, l'accrochage des œuvres est impressionnant par l'envergure des signatures, leur diversité et le climat insolite qui en découle. De gauche à droite, *La Voz d'Antonio Molina*, une peinture vibrante de Julian Schnabel, un totem gravé en terre cuite de Luigi Mainolfi, et une immense toile de Mario Merz.

2. Devant la porte vitrée menant à la cuisine se tient un jeune homme debout, sculpture en aluminium, *Zero Zerouno* (2005) de Paolo Grassino. Au mur, un fragment de l'œuvre de Chen Zhen, *Uninterrupted Voice* (1998).

